

Psychologie clinique

Le genou de Clémence ou l'espace nostrique comme perspective psychothérapeutique

The clemence's knee or the « being with » area as psychotherapeutic prospect

B. Leroy-Viémon

Psychologue clinicienne, maître de Conférences en psychologie clinique et psychopathologie, responsable du master professionnel de « Psychologie clinique et psychopathologie du sportif » à l'université de Montpellier-III. Laboratoire de psychologie expérimentale de la mémoire et de la cognition (LaMéCo), EA 3021, université Paul-Valéry, route de Mende, 34199 Montpellier cedex 05, France

Reçu le 1^{er} mai 2006 ; accepté le 1^{er} mars 2007

Résumé

L'auteur s'appuie sur le cas clinique de Clémence et sa baroque plainte au genou pour montrer la valeur opératoire du concept phénoménologique de Nostrité (*Wirheit*, en allemand) en psychothérapie. Ce concept, utilisé en psychiatrie phénoménologique, mérite en effet d'être connu en psychologie car il organise la disposition du psychothérapeute dans la rencontre clinique et la conduite des entretiens, de telle sorte que la relation psychothérapeutique s'en trouve optimalisée. La visée de l'article est de montrer qu'une démarche de soin, capable de créer son propre espace nostrique, peut relancer l'activité de la dimension existentielle du patient, dimension qui constitue la base de son identité psychique. En pratique, le thérapeute vise la constitution d'une « Nostrité thérapeutique » à partir d'une Nostrité problématique, spontanément convoquée, elle, par la personne souffrante. Cette Nostrité spontanée, repérable par sa fonction palliative sous le jour d'un « abri pour l'être », pourra devenir, grâce au travail thérapeutique, le lieu incorporé et incarné de « l'être-du-patient », assise désormais qualifiante pour la réélaboration subjective. Il convient de noter enfin que la démarche utilisée pour rendre l'exposé plus accessible au lecteur non philosophe consiste à partir de la lecture psychanalytique de la problématique de

Adresse e-mail : brigitte.leroy@univ-montp3.fr (B. Leroy-Viémon).

Clémence pour aller progressivement vers une compréhension phénoménologique de celle-ci. De telle sorte que se dégage, par différence, l'apport tant théorique que pratique du concept de Nostrité pour notre discipline.

© 2007 Société française de psychologie. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Abstract

The writer uses the case study of Clemence' knee to present the phenomenological concept of *Wirheit* in german (*Nostrité* in french) which can be translate into "being with" or "being together" in english. This concept is worth knowing in psychology because it can run the psychotherapeutic treatment more effective: care proceedings which will be able to create their own "being with" area will start again the existential dimension of the patient; this sentient and unrepresentable (so unanalysable) base of the psychical human identity. In practice, we'll see that this therapeutic « being with » consists in working a spontaneous problematic "being with" called out by the patient. This defensive position can be identified in the light of a cover for the human being core. With the therapeutic help, such a "being with" will become the place of the embodied and incorporated self as a competent base for existence. It is noteworthy that the method used to make the reader's understanding easier is to start from a psychanalytic understanding of Clemence's problematic to move on a phenomenological one, so as to draw the efficient sight, for psychology, of this "being with" concept came from philosophy.

© 2007 Société française de psychologie. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Mots clés : Psychothérapie ; Lecture psychanalytique ; Déni ; Approche phénoménologique ; Nostrité ; implication ; Intégration

Keywords: Psychotherapy; Psychanalytic understanding; Denial; Phenomenological understanding; "Being with" or "being together"; Involvement; Integration

1. Problématique de la patiente

Clémence est âgée de 89 ans. Suite au décès de son époux, elle intègre définitivement l'institution gériatrique. L'équipe soignante de l'établissement nous demande de rencontrer la vieille dame car elle présente des « moments de délire » de plus en plus fréquents, laissant craindre une entrée dans la démence sénile.

Une compréhension psychanalytique¹ de la problématique de Clémence inférera que le mode relationnel confusionnel de la vieille dame se stabilise dans un apparent déni de réalité concernant la mort de son mari et le placement en maison de retraite. Selon cette lecture, le décès du mari tient lieu d'événement traumatique. Celui-ci est « redoublé » par le placement définitif en institution gériatrique réactivant probablement d'anciennes expériences difficiles. La situation traumatique actuelle semble déborder les capacités d'élaboration psychique de la patiente, lesquelles, défaillantes, ne permettent plus à la vieille dame de traverser et dépasser l'épreuve du veuvage et celle du placement. Et le déni, s'il suffit à tenir à distance l'angoisse occasionnée par le décès du mari, reste inopérant à métaboliser la souffrance de Clémence. Sa « conduite délirante » exprime ce profond état de crise psychique. Le trauma est renvoyé sur deux autres scènes, celle de l'imaginaire (le délire) et celle de la motilité (le mal au genou).

¹ La conception freudienne établit la fonction psychique comme parade substitutive au manque.

La psychothérapie d'inspiration analytique se donnerait comme objectif d'aider la patiente à accomplir ce colossal travail de deuil : deuil du mari, deuil de la jeunesse et de la maturité, deuil de la vie à domicile, deuil de la vie dans son « paysage » familier, etc. ; gageant que ces pertes, alors intégrées, permettront d'aborder avec moins d'angoisse la dernière période de sa vie. Nous avons suivi une autre voie.

Nous allons montrer ici que le travail psychothérapeutique va trouver souffle et ouverture grâce à l'approche phénoménologique. La mise en œuvre de cette dernière va, en effet, nous permettre de travailler avec la patiente en marge des résistances qu'un classique travail d'inspiration analytique ne manque pas de mobiliser, vu la sédimentation de la vie psychique opérée par des situations traumatiques nombreuses et non traitées.

Dans la compréhension phénoménologique, la maladie est moins conçue comme un mode restrictif de rapport au monde que comme un mode palliatif qui sauvegarde l'intégrité de ce rapport (Binswanger, 1998). Pour éclairer ce dernier, notre intervention consistera, dans un premier temps, à en observer et à en décrire les manifestations. Il s'agira de comprendre comment cette femme s'y prend pour « tenir (encore) en le monde ». Pratiquement, nous reconduirons la dispersion des manifestations ontiques et pathologiques vers les structures existentielles qui la rendent possible. Nous nous ferons ainsi une idée de la « mutation du monde » qui s'est opérée pour cette patiente ; ce qui reviendra à dégager l'essence même du trouble dont elle souffre.

2. Deux modes de tenue-en-le-monde de Clémence

Dès le premier entretien avec Clémence, une remarque s'impose. Elle concerne ses modes de présence : ses possibilités d'existence. Outre la confirmation du dysfonctionnement psychique au niveau des investissements moïques, l'entretien met en effet en évidence deux modes d'être-au-monde alternatifs. Ou bien la vieille dame « s'égare », « s'absente » à nous et à elle-même dans une sorte de délire ou bien elle « s'apprésente » à nous et à elle-même dans une plainte récurrente rapportée à une douleur articulaire dans le genou ; tantôt le gauche tantôt le droit, peu lui importe.

Du côté du délire, elle nous donne paradoxalement l'impression de « se trouver »². En effet, son délire ressemble plutôt à des « rêveries éveillées ». Celles-ci présentent un thème³ unique malgré une grande variété de forme : la « marche » de Clémence dans sa maison natale ; maison qu'elle a quittée, contre son gré, pour intégrer l'institution. Clémence, jour après jour, se promène, déambule, court, saute, s'arrête fréquemment dans telle ou telle pièce, traverse avec gaieté, séjourne avec une paix intérieure retrouvée, ou bien avance en traînant les pieds, dans sa maison natale... Le temps qu'elle y « passe » est, étonnamment, un véritable temps de présence à soi et aux êtres qui lui sont chers et qui sont aujourd'hui disparus. Comment qualifier cet « autre monde » dans lequel elle continue d'exister, à l'exclusion de celui de la maison de retraite où pourtant elle est placée ?

Lorsque Clémence « revient » à l'institution, après un « séjour chez elle », elle se plaint d'avoir mal au genou. Il semble que c'est là la seule manière d'être « humaine » qu'elle peut

² Au sens que Heidegger donne à la *Stimmung* (en français : humeur, disposition, tonalité affective).

³ Encore est-il presque abusif de parler ici de « thème » puisque le contenu de ce thème est uniquement un mouvement : celui de la marche. Clémence arpente, prend corporellement la mesure de « sa maison » en en battant le sol de son amble. Ce mode d'être nous renvoie à la notion de participation ou d'appartenance, développée par Kinable (1990).

exprimer. Car, excepté ses fugaces moments de plainte, elle se laisse nourrir, laver, coucher comme un objet, poussant parfois un petit gémissement ; « *un vrai petit animal, mais pas méchant !* » dit cette aide-soignante.

Exammons de plus près le mode d'être au monde qui s'exprime par la plainte du genou. La patiente enveloppe continuellement l'un de ses genoux dans ses mains. Lorsqu'elle parle, c'est à la première personne du pluriel : « *Aïe, aïe, aïe, ces genoux... que ces genoux nous font mal...* ». Ce « nous » fait tache dans l'énoncé : il n'est pas un « nous » qui nous rassemble, elle et moi, car elle se parle comme à elle-même, sans souci de ma présence à ses côtés.

3. De la représentation au Sentir

Pour reconduire la dispersion des manifestations ontiques et pathologiques vers les structures existentielles qui la rendent possible, il nous faut approfondir les deux modes existentiels de Clémence, du point de vue des deux modalités psychiques d'appréhension du monde disponibles structuralement pour l'être-homme : celle de la représentation et celle du Sentir.

Au plan de la représentation, que représente ce « nous » ? « *Si nous n'avions pas ce mal aux genoux, eh bien ! nous n'aurions pas mal !* » [rires]... « *C'est une palissade que je dis là... !* [rires] ». Une palissade pour une « La paliçade »⁴ fait entendre la fonction d'écran de représentation qui est allouée aux genoux. Françoise Dolto, dans un article de la revue Adolescence, avait fait une interprétation concernant une affection médicalement inexplicable qui bloquait le genou d'un jeune garçon. L'affection exprimait un compromis entre des tendances psychiques conflictuelles. Nous pourrions, dans ce cas, proposer une interprétation similaire. La représentation écran de la palissade condense « *genou* » et « *je-nous* », laissant apparaître le douloureux problème des pertes affectives non intégrées subies par la patiente. Au cours de l'entretien clinique, le « *je-nous* » se réduit à deux personnes mais les couples qui s'y succèdent, dans une incessante ronde, confèrent à cette place une agitation soutenue. Y défilent Clémence et son mari, Clémence et son père, Clémence et son frère Fernand, Clémence et sa sœur Noëlle, Clémence et son fils Raymond... Quelquefois la place sera animée par son père et sa mère ou encore par son père et Raymond. Dans le même ordre d'idée, la « *maison natale* » pourrait tenir lieu de « *genou* » élargi. Ainsi, la patiente donne-t-elle l'impression de tourner en rond : aucune élaboration psychique ne semble pouvoir s'embrayer sur ce terrain labouré.

Voyons maintenant ce qu'apporte la compréhension de cette « *plainte du genou* », du point de vue du Sentir.

Chaque plainte concernant le genou est accompagnée d'un geste de la main dans le creux poplité comme pour circonscrire *un espace très particulier* dont il sera intéressant de dégager le sens qu'il revêt pour la patiente. L'approche phénoménologique de la problématique de Clémence nous conduit à faire l'hypothèse d'une *spatialité* fondatrice de son mode palliatif de tenue en le monde. Par ailleurs, il semble que Clémence puisse d'autant mieux « *tenir en son genou* » qu'elle a passé du temps dans sa maison natale. Comme si elle tirait des ressources existentielles de ces étonnantes « *séjours* ». « *Marcher* » le sol natal paraît être le palliatif rêvé qui lui permet ponctuellement *d'ek-sister*, même douloureusement, « *en son genou* » ; d'échap-

⁴ Une « la palissade » est une tautologie qui renvoie à la légende attachée à la personne de Mr de La Palice (1470–1525). Mort au combat devant Pavie, on se plaisait à dire de lui « *qu'un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie* ».

per au seul « vivre » de la maison de retraite. Les deux modes de rapport au monde de Clémence s'inscrivent, l'un avec l'autre, dans un rapport *temporel*, mieux : rythmique. Séjourner là-bas pour exister à moindre coût ici. Nous pouvons faire l'hypothèse d'une spatiotemporalité du Sentir dont les mains, enveloppant le genou, incarnent les contours. À quoi nous renvoie cette spatiotemporalité ? Quelle en est l'essence ? Qu'est ce qui s'y exprime là qui échappe à la représentation ? Ses deux modes d'être, avoir mal au genou et « délicher » sur sa maison natale, sont-ils opposables, exclusifs l'un à l'autre ? Autant de questions primordiales qu'il nous faut éclaircir pour proposer à la vieille dame une prise en charge thérapeutique qui puisse l'aider à se (re)trouver.

4. Le « je-nous » comme abri pour l'être en souffrance

Notre intuition nous pousse à considérer le genou (et peut-être la maison natale), comme un *abri* pour Clémence. Mise en rapport avec la question du surgissement des choses dans l'histoire de vie des personnes psychotiques, notre intuition d'un « abri pour l'être » fait ouverture.

Dans leur très bel article (Azorin et Naudin, 2001), Jean Naudin et Jean-Michel Azorin expliquent que les histoires de vie des personnes schizophrènes se replient dans l'être des choses. Et que c'est en parlant de ces choses que se présentent des passerelles pour pénétrer, avec le patient, son histoire de vie. La psychothérapie y trouverait sa visée essentielle qui consiste moins à reconstruire l'identité de la personne, qu'à restaurer et préserver la sphère d'appartenance propre du patient, c'est-à-dire, la sphère de ses choses propres. Le parcours psychothérapeutique de Clémence nous amène à partager leur point de vue. Mais la patiente n'étant pas schizophrène, nous devons d'abord comprendre comment cette notion « d'abri pour l'être » se présente pour l'homme normal. La notion « d'habiter » développée par Heidegger (2003) est éclairante...

Pour ce penseur, « habiter n'est pas loger ». Et bâtir n'est pas seulement un moyen de l'habitation. Bâtir est déjà en lui-même habiter. Heidegger rappelle la richesse étymologique de « bâtir ». Il n'en livre pas moins de cinq sens auxquels s'articulent de nombreux dérivés :

- « Bâtir » vient du vieil allemand *buan* qui signifie habiter, demeurer, séjourner ;
- *Bauen, buan, bhu, beo* sont le même mot que *bin* qui signifie « suis ». « Je suis », « tu es » veulent dire « j'habite », « tu habites ». « *La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation* » ;
- *Bauen* signifie « enclore et soigner », notamment cultiver un champ. Il prend le sens en latin de cultiver (*colere, cultura*) ; de veiller sur la croissance qui, elle-même, portera ses fruits ;
- *Bauen* signifie aussi construire, édifier, fabriquer : des bâtiments, des vaisseaux, des monuments, etc. ;
- *Bauen* renvoie au fait d'être sur terre, au quotidien, et par conséquent, à la notion « d'habituel ». L'habituel qui constitue l'arrière-plan des modes variés dans lesquels s'accomplit l'habitation humaine ;
- Enfin, une vieille source saxonne, le gotique *wunian*, signifie « être content », « mis en paix », « demeurer en paix ». Habiter c'est donc « être mis en sûreté » : rester enclos dans ce qui nous est parent, c'est-à-dire dans ce qui est libre et qui ménage toute chose dans notre être.

Ainsi, ce sur quoi Heidegger attire notre attention, c'est sur le fait que *l'habitation est l'être de l'homme. Elle est le trait fondamental de la constitution humaine.* L'homme qui habite, séjourne parmi les choses qu'il enclôt et soigne pour certaines, et qu'il bâtit et édifie pour d'autres. Marchant en paix, entre ciel et terre, ouvrant le paysage de son amble pour en faire son habituel, relié au divin, l'homme qui se sait mortel, conduit son être propre dans la préservation et l'usage de ce pouvoir (pouvoir être de cette manière) afin qu'une bonne mort soit.

À cet égard, l'existence souffrante se signale par une altération de la possibilité humaine d'habiter le monde avec autrui. L'être de l'homme souffrant est réduit à se réfugier dans telle ou telle chose. Pensons par exemple à la manière dont beaucoup de personnes sans domicile fixe, bien que totalement privées de la plupart des choses matérielles dont nous jouissons, restent fort attachées à certaines toutes petites choses qu'elles gardent enveloppées dans des couches et des couches de sacs en plastiques ; les transportant partout avec elles. L'hypothèse peut être formulée que certaines de ces choses, si ordinaires soit-elles, deviennent extraordinaires par le fait qu'elles abritent leur être. Que par elles, ces personnes se voient (encore) exister et que, par contraste, elles se sentent exclues de toutes les autres choses. Dans le même ordre d'idée et plus explicitement dans le champ de la pathologie, Naudin et Azorin rappellent, en exemple, le « petit paquet des aliénés » cher aux schizophrènes.

Ainsi, la clinique nous apprend que n'importe quelle chose peut-être élevée à la dignité d'une chose-pour-exister. D'où l'importance apportée à sa chose : la soigner, l'enclôtre, la protéger, la ménager, lui parler, pour qu'elle reste vivante, pour qu'elle croisse, se multiplie, grandisse... « *C'est le temps que tu as passé pour ta chose qui fait ta chose si importante* », disait la Petit Prince. Le séjour auprès de la chose soignée⁵ constitue l'être-homme.

L'être de Clémence s'est, selon nous, replié dans « le genou », questionnant à nouveau les limites entre le propre et l'impropre car, contrairement à l'image du schéma corporel de cette patiente, l'être de Clémence n'habite plus son corps propre lequel, excepté « le genou », lui est devenu impropre ! Pour l'instant, la chose où niche l'être est un tout petit espace. Ses contours sont douloureux et les mains de Clémence les protègent en les enveloppant, les caressant et les essuyant comme si elle voulait écarter une menace qui approcherait... Or, souvenons-nous que toute chose qui n'est pas l'abri de l'être est vécue comme hostile. Ainsi, contrairement à notre première impression : la douleur sentie ne provient pas du lieu où s'est réfugié l'être mais de toutes les menaces qui, de l'extérieur, jouxtent sa frontière. L'opposition première d'un genou douloureux et d'une maison natale dont le séjour est bienfaisant, se voit subsumée par la compréhension phénoménologique : nous comprenons que l'être de Clémence s'épargne à habiter le genou et la maison natale. Cette dernière offrant toutefois un abri plus large à la respiration de son être.

Heidegger explique que « l'homme normal » peut à certains moments rentrer en lui-même, abriter son être dans une chose ; « une chose que l'on a construite, une chose que l'on a dans le cœur, une chose que les autres ne voient pas », dit Naudin. Cette chose confère à l'espace où se tient l'homme, un sentiment de « se trouver » qui s'exprime par la simplicité du moment vécu, par son évidence naturelle (Blankenburg, 1991). Contrairement à « l'homme malade », « l'homme normal » peut revenir à lui à partir des choses sans jamais abandonner son séjour parmi elles ; il ne perd pas le contact avec elle. Il nous semble que Clémence se tient encore dans cette possibilité : de revenir à elle-même grâce à une aide psychothérapeutique appro-

⁵ Qu'il s'agisse de la vie « normale » ou de la vie « pathologique », que l'on soit le soignant ou le soigné, toute la question du rapport à l'autre et au Soi par le *soin* est ici mise en tension.

priée. Par conséquent, nous décidons d'une intervention qui consiste à approcher puis pénétrer l'histoire de vie de Clémence par l'une des deux choses où s'est réfugié son être, celle où celui-ci se trouve le mieux ménagé : la maison natale. Nous espérons y trouver Clémence, « faire avec elle » et lui assurer une portance « suffisamment bonne »⁶ pour que son Dasein se risque à un nouveau déploiement en le monde. Mais avant de poursuivre sur le chemin de la psychothérapie proprement dite, il est nécessaire de développer un point important concernant la possibilité même de l'aventure psychothérapeutique qui sous-tend le partage de l'abri pour l'être avec le thérapeute. Si, paradoxalement, cette perspective reste envisageable malgré le climat d'insécurité qui règne tout alentour pour la patiente, rendant les frontières de l'abri encore plus essentielles dans leurs fonctions protectrices, c'est que l'abri est avant tout une *forme fondamentale de spatialité intersubjective* résultant d'un existential et de notre capacité fondamentale à nous déployer dans l'espace, à le rassembler, l'habiter, le traverser et aussi le quitter. Plus précisément, l'abri pour l'être est l'espace où, par excellence, l'être-avec subsiste encore. En ce sens, il est l'espace propre de ce que la phénoménologie nomme *Nostrité* : l'expérience du « Nous » (Coulomb, 2006). Clémence ne vit rien d'autre que cela lorsqu'elle séjourne dans sa maison ou qu'elle enveloppe son « je-Nous ».

5. Espace nostrique comme perspective psychothérapeutique

Georges Charbonneau, dans son très intéressant article sur la Nostrité (Charbonneau, 2000), commence par rappeler que la phénoménologie étudie ce qu'est « faire expérience de ». Et l'homme fait expérience de lui-même de multiples façons. Au « Je » (expérience de soi-même qui constitue notre identité, nos caractères, nos sentiments corporels), au « Tu » (expérience du face-à-face, base de la responsabilité morale), au « Il » (expérience d'autrui ou de l'Illéité) et aux personnes du pluriel dont la Nostrité : expérience d'un « Nous » qui est plus que la somme des Je, Tu Il. Ce « Nous » outrepasse la relation absolue d'opposition entre autrui et moi. Plus finement encore, ce « Nous » ne se réduit pas aux autres mais désigne les « autres-que-nous-sommes », les « autres-avec-qui-nous-sommes » ; la Nostrité exprime fondamentalement *l'appartenance humaine*.

L'histoire de la notion que l'auteur brosse de la Nostrité nous éclaire utilement.

La Nostrité, dit-il, se rapporte au *Mitdasein* de Heidegger, à l'*Aida* de Kimura, au *Zwischen* (à l'Entre). Dans toutes ces formes, est exprimée l'expérience du « Nous » comme protoexpérience du Monde. En effet, dans le même mouvement où nous sommes au monde, nous « sommes avec ». Cet « être-avec » est une détermination originelle de la présence. Il est un existential par lequel, sitôt que nous sommes, nous nous adonnons à la fois à autrui et aux autres. Avec autrui, pointe Charbonneau, nous sommes dans une théorie de l'intersubjectivité basée sur la relation duelle comme si les seules rencontres que nous faisions étaient en face-à-face ; avec les autres, l'expérience est d'une autre teneur car ces autres sont autres que la somme des Toi rencontrés chacun en face-à-face. Ces autres ouvrent une expérience communautaire dans laquelle chacun accepte une certaine indifférenciation.

La Nostrité se constitue comme lien puissant dans l'enfance. Même si elle préexiste à la famille, nous dit-il, c'est en son cercle qu'elle trouve la première grande opportunité d'épanouissement. Puis, elle persiste aux âges ultérieurs de la vie dans des formes comme l'espace amoureux, l'espace de l'amitié, l'espace syndical, l'espace associatif ; tout espace

⁶ Nous renvoyons le lecteur au concept de « mère suffisamment bonne » élaboré par D.W. Winnicott.

caractérisé par le « ressentir-ensemble ». Au point que même lorsque ce sentiment prend une coloration négative — être égarés ensemble, par exemple — il confère une unité et un sens particuliers à l'expérience...

Charbonneau livre alors les deux propriétés fondamentales de la Nostrité que sont l'ambiance et l'implication. L'ambiance est une caractéristique formelle avant d'être psychologique : elle délivre une possibilité *d'intégration unitaire* avant de conférer une coloration affective à cette unité (chaleureuse ou hostile, etc.). Par son pouvoir ambiant, la Nostrité garantit à chacun d'entre nous la pérennité du lien : de « l'avec ». L'implication signe *l'appartenance à*. Celle-ci, psychologiquement, pourra être positive (« je suis de ce monde-là ») ou négative (« je ne me sens pas d'être-là ») ; formellement c'est l'appartenance à une communauté qui est exprimée.

Enfin, l'auteur expose ce qu'il en est de la Nostrité de « l'homme blessé ». Il explique qu'au cours de la vie, la Nostrité s'équilibre avec d'autres types d'identifications pour ne réapparaître que dans certaines situations de crise. Nous sommes alors tentés de nous réfugier derrière des identités nostriques. « L'homme blessé », à la fois, appelle et renie tel espace nostrique : c'est ainsi que nous comprenons le « je-nous » et la « maison natale » de Clémence dont l'appel et le reniement simultanés rythment sa temporalité existentielle. Quelle que soit la problématique de la patiente, la compréhension phénoménologique nous livre une piste de travail psychothérapeutique. Le mode palliatif de tenue-en-le-monde de Clémence consiste à abriter son être dans un espace nostrique qui, comme pour sauvegarder la possibilité d'appel à une Nostrité salvatrice, prend commodément deux visages. En tant qu'existential, la Nostrité est une invite au partage, à être-avec. Nous allons nous impliquer dans cette ouverture que maintient encore Clémence.

Lors du troisième entretien, je saisissais l'occasion d'envelopper de mes mains le genou de Clémence. Et je lui dis que je ne la pensais « pas folle »⁷. Elle posa pour la première fois son regard sur moi, rapidement, pour me confier que non, qu'elle n'était pas folle et que ce qu'elle comprenait dans tout ça, c'était que les autres ne voulaient pas entendre ce qu'elle avait à dire. Je lui proposai de me parler de ce que les autres ne veulent pas entendre. Elle me dit qu'elle est d'accord mais que nous devons nous rencontrer dans sa maison, car il n'y a que là que cela peut se dire. Nous explorons ensemble sa « maison natale » où je la retrouve toujours seule au début de nos rendez-vous : « *Voyez, vous arrivez chez nous et ils sont tous partis... comme c'est dommage... nous allons les attendre ici...* » Clémence m'invite à faire comme elle : se placer sur les lieux de passage de la maison : « *Voilà, je ne rentre pas encore, vous voyez Miette [c'est ainsi qu'elle m'appelle⁸], je reste devant la porte d'entrée... c'est pas un château mais quand même, c'est ma maison... eh ! c'est une belle maison ! (...) Je préfère me tenir dans le couloir... je suis partout chez moi, mais je suis dans le couloir... Raymond me disait toujours : « ne reste pas dans le passage ! maman ». Mais moi je reste. Il fait frais dans le couloir à cause du courant d'air... » Puis elle me parle de son travail et de sa fatigue : « ...Vous voyez, Miette, je suis en train de faire le jardin et... comment dire... je suis [elle*

⁷ Je reprends volontairement ici le terme utilisé par le personnel d'encadrement lorsqu'il caractérise sans ménagement la vieille dame.

⁸ Durant nos rendez-vous dans la maison natale, Clémence m'appelle « Miette ». Outre le fait que cette désignation est d'un usage répandu dans notre Midi, elle me rapporte à un « petit fragment d'ambiance » plutôt amical, disons même « familial » de Nostrité. Quand elle m'apostrophe ainsi, je me sens invitée à l'accompagner avec une discrète familiarité. Lorsque l'angoisse l'envahit à nouveau, et qu'elle « quitte la maison » pour se replier dans son « je-nous », elle m'appelle « Madame ».

pose ses doigts l'un contre l'autre, comme pour froisser un invisible tissu]... *Je me fais prendre par des choses qui viennent de derrière...* » Et paniquée, elle quitte la place : « *Mais on ne peut pas le dire, ça... Il ne faut pas le dire... ça ne se dit pas...* ». Elle trouve cependant un court répit à caresser ses vieilles mains : « *Regardez comme c'est laid ! mon Dieu que c'est laid toutes ses veines, ce n'est pas possible !... c'est la vie !* » ou bien encore à entourer son genou de ses mains, geste toujours accompagné de la même plainte. Puis, quittant ses précaires abris pour l'être, elle investit à nouveau les lieux de passage de sa maison natale. Ses allées et venues⁹ y dessinent des trajets (une sorte de cartographie) qui tous passent par le couloir, le seul lieu où elle s'arrête, reprend son souffle. Ainsi, se tient-elle à un carrefour ; lieu ambiguë de la décision d'une direction à prendre qu'elle retient encore ; lieu dont le poète Yves Bonnefoy dit qu'il est à lui tout seul *promesse d'un « à venir »* (Bonnefoy, 1972). Ce que je conçois bien comme tel concernant Clémence. Les va-et-vient dans la maison et les stations dans le couloir, au croisement de toutes les routes possibles, plus que le piétinement de la répétition névrotique, marquent, selon nous, la tentative de « trouver-créer » une direction de sens (Binswanger, 1971 ; Chamond, 2004) selon laquelle prendre un nouvel élan vital. Quelles seraient les conditions d'un tel *Vor über*¹⁰ ?

Je constate aisément que, tant que le courant d'air nous enveloppe, nous tient ensemble, l'exploration engagée peut se poursuivre. Dès que cet « enveloppement » perd de sa puissance, Clémence se trouve immobilisée, pétrifiée ; sans pare excitation vis-à-vis de l'angoisse. Lorsque, dans ce mouvement typique d'oscillation entre « maison natale » et « je-nous », la patiente se trouve trop fréquemment exposée à l'angoisse, je lui propose un autre rendez-vous. Elle accepte et alors, nous nous séparons.

Les entrevues « dans la maison natale¹¹ » se succédant, la patiente se détend et devient loquace. Elle mentionne alors deux lettres qu'elle aurait écrites et qui trament le thème du tout ou rien : « *Je ne suis pas contente, Miette, j'ai envoyé une lettre à mes enfants... il y a huit jours déjà... pour qu'ils viennent me voir... mais ils ne m'ont même pas répondu et ne sont pas venus... J'ai écrit une lettre à mon mari qui est parti dans le Nord... lui, il m'a envoyé une lettre où il me dit de tout, de tout, de tout !* » Puis elle infléchit son mouvement pour se rapprocher d'un lieu menaçant : son discours tourne autour d'un même personnage très labile, Raymond, qu'elle n'arrive pas à fixer : « *Il faut faire ce travail... il faut le faire... Raymond, mon petit est passé... Il faut supporter tout cela... et mon frère Raymond qui n'est*

⁹ Ce mouvement est la marque d'un type de rapport au monde qui est de l'ordre du Contact. Il exprime le procès de l'origininaire, tel que nous l'avons présenté dans notre conférence intitulée : « Le contact selon Henri Maldiney ». Leroy-Viémon, (2005) Le contact selon Henri Maldiney. Colloque international PSY& SNC, 22–25 novembre, Paris.

¹⁰ Des points de vue linguistique et théorique, l'adverbe allemand *vorüber* qui veut dire « dépassé » au sens de « nous avons déjà dépassé tel lieu », pourrait rendre assez justement l'idée de « surmontement » que l'on trouve, fort peu explicitée d'ailleurs, dans les textes traduits en français de Binswanger. Nous proposons de substantiver ce terme pour en marquer la nouvelle acception. *Vorüber* (substantivé) désigne donc pour nous la nouvelle « base d'appui » (le Soi, lorsqu'il consiste à nouveau) à partir de laquelle la patiente réalise, de son point de vue de femme, « un nouveau départ ». *Vorüber* désignera ce moment décisif où l'existence s'ouvre à l'àvenir. Du point de vue du thérapeute, ce moment est conçu comme un « commencement », au sens où l'entendait l'École hongroise de psychanalyse (Hermann, Spitz, Balint, Alexander, Rado, Margaret Malher, Szondi, Rapaport, Klein, autour de Ferenczi) et au sens où l'entend aujourd'hui l'École de pathoanalyse de Louvain (Mélon, Lekeuche, Kinable... autour de Schotte (1990)). C'est-à-dire lorsque « le commencement » ne désigne pas simplement « le début » qui évoque toujours une limite entre un « avant » et un « après » mais lorsqu'il désigne « ce qui est, parfois depuis toujours, déjà en train de se passer » ainsi qu'il est d'usage de dire dans les mythes et les contes. C'est le fameux « *Il était une fois...* » : « instant sans date » d'une aventure humaine potentielle.

¹¹ Maison natale « rêvée » car les entretiens cliniques se déroulent dans l'institution qui accueille Clémence.

pas là... ». Le mouvement de va-et-vient, au sens propre puisque nous allons et venons dans la maison (et au sens théorique que Szondi (1980) puis Maldiney (1990) donnent au Contact), permet de circonscrire ce lieu où se trouvent maintenant successivement : « Raymond » puis « l'argent » puis « le secret ». Nous considérons ensemble ces figures. Je lui propose de les aborder non seulement sous leur aspect économique (pour ce qu'elles représentent, au sens de l'économie freudienne) mais aussi sous leur aspect dynamique, comme « pur mouvement ». Clémence rêve : « *Raymond passe, il vient et il va... dans mes pensées, il vit dans mon cœur maintenant* »... « *L'argent, ma foi ! c'est fait pour être dépensé, on l'oublie trop, on voudrait l'arrêter, le garder pour soi tout seul, ce n'est pas partager ça...* »... « *Le secret, je ne sais pas... peut-être qu'il faut pardonner...* ». J'acquiesce puis lui rappelle l'étymologie la moins convoquée du terme de secret : secret au sens de « sécrétion », de ce qui émane, de ce qui s'exprime d'un corps tout en échappant à la claire représentation. Quelque chose qui, pour Soi avec autrui, n'est plus une énigme mais demeure un mystère.

À partir de ce moment, l'atmosphère de nos rencontres évolue. Le « Nous » que nous formons présente désormais plus de fermeté que le « Nous » que Clémence formait avec les membres de sa famille disparus¹². À séjourner de cette manière ensemble, l'existence malmenée de Clémence voit s'ouvrir un nouvel horizon : une profondeur s'instaure qui ne doit rien aux règles de la géométrie mathématique. La patiente se met à éprouver la consistance d'un fond original. Depuis cette nouvelle perspective, elle se risque plus avant dans les autres pièces de la maison. À travers cet espace nostrique, il faut comprendre que c'est sa propre profondeur qu'elle explore ; dimension non objectivable qui, avant d'être qualifiée psychologiquement, est qualifiée phénoménologiquement comme une « forme qui grandit » ; ce Soi dont il faut s'occuper, qu'il faut enclore et soigner... : « *Ma maison, ce n'est pas un château, mais elle a une grandeur...* », dit-elle sur un ton de certitude révélée. Cette maison, comme forme originale de Nostrité, est l'occurrence pour Clémence de se rencontrer. Cette maison enclôt l'expérience avec les autres définis comme Nous et l'expérience de Clémence elle-même à travers les autres. Charbonneau insiste sur le fait que cette expérience d'autrui et de Soi commence en nous sous la forme d'un appel au Nous ; un appel à rejoindre une Nostrité, comme un appel en communion par quoi toute tension peut s'abolir. Le psychothérapeute saisit l'occurrence de cet appel pour s'impliquer avec le patient dans une relation d'aide. Clémence poursuit : « *Il y a tant de grandeur, qu'il faut marcher longtemps pour aller jusqu'au fond...* ». La psychothérapie étant alors bien engagée, j'entends ses paroles comme l'expression d'une connaissance plus sensible que raisonnée, qu'effectivement le chemin pour exister est un long périple qui déborde largement les bornes de l'aventure psychothérapeutique.

« *Alors vous voyez Miette, il y a au fond, tout au fond, le jardin...* ». Ce jardin, en ce fond, est à rapprocher de la notion de « Fond de la Vie » de Kimura (2000)¹³. Nos multiples visites ont restauré la possibilité, désormais pour Clémence, d'aller au contact de ce Fond, de prendre appui sur lui, d'en sentir la « moindre résistance » (Buytendijk, 1952) qui saura (d'un savoir non représenté mais éprouvé) lui donner l'élan pour *ek-sister*. En ce sens, l'expérience du

¹² Rappelons que déjà, lors de ma première visite avec elle, ceux-ci étaient absents.

¹³ Dans son ouvrage Bin Kimura écrit p. 23 : « *Il existe quelque chose sur terre que nous nommons « Fond de la Vie ». Nous ne vivons que par le maintien d'une relation à ce fond dans le Sentir et dans l'agir* ». Le rapport au Fond serait la subjectivité appréhendée de manière concrète et sensible. Cliniquement parlant, le concept de Fond de la Vie désigne ce qui génère toute vie dans son activité, dépassant la mort de l'être particulier. Impossible à objectiver, on peut toutefois le supposer à travers quelques faits objectifs et surtout à partir de son sens : le sens commun qui intuitivement situe chacun d'entre nous en ce rapport au fond.

« Nous » en général, mais a fortiori réalisée au plan psychothérapeutique, ne doit pas être isolée de la protoexpérience du monde car le « Nous » est déjà donné dans la donation originaire, dans le premier « il y a ». Car comme nous l'avons déjà dit, l'homme n'échappe pas à l'expérience « d'être-ensemble ».

Clémence poursuit encore : « ... *Puis plus vous venez par là, plus vous arrivez dans la cour... puis vous avancez et vous arrivez dans la maison... une grande maison... vous la traversez et vous arrivez devant, dans... j'ai oublié le nom... ce qui est devant la maison...* ». L'exploration de la maison et de ses alentours immédiats, reprise et encore reprise, à chacune de nos rencontres durant cette période, rassemble les morceaux en déliaison de sa personne à laquelle l'étayage nostrique donne un nouveau point de vue et une nouvelle unité : « *Quand tout le monde partait du fond et venait en traversant la maison, on se retrouvait tous et on était si heureux...* ». Ces promenades de concert seront salutaires. Du fond, de ce fond origininaire de la vie, porteur de devenir, la patiente revient toujours plus affermie¹⁴, accompagnant les formes qui s'en dégagent jusqu'au-devant de la scène et les laissant même continuer seules plus avant, jusqu'à son horizon existentiel. À la plainte discrète : « *Si ce genou ne nous faisait pas si mal, nous pourrions marcher...* », succèdent des évocations d'objets-substituts qu'il est possible de contourner ! L'exploration s'élargit alors. Des choses de plus en plus nombreuses, reliefs telluriques du « monde-pour-Soi-avec-les-autres » de Clémence, se présentent selon une tonalité affective de base nostalgique : « *Nous avions un temple dans notre horizon... nous partions du village et nous allions en faire le tour...* » Ou bien : « *De notre fenêtre, nous voyions notre plus grande vigne... nous l'avions appelée "La tombette"... jamais nous ne la vendrons. Ce serait trop pénible. Nous avons travaillé trop dur pour la faire...* ».

La patiente progresse, elle va en avant d'elle-même, elle fonde le monde pour Soi, y intégrant tel ou telle, au fil de son cheminement. Mais toujours, ce qui est intégré participe de l'unité ambiante, nostrique, (re)trouvée. Il faut comprendre que c'est la puissance *d'intégration unitaire* de cette ambiance qui « décide » de qui ou quoi sera le bienvenu en ce « monde-pour-Soi-avec-autrui » en constitution. Même si Clémence ressent encore, certaines fois, le souffle d'une menace près de son visage, le travail d'intégration se poursuit : « *C'était parti et ça revient... c'est quelque chose que j'ai devant ma figure qui me fait comme ça [elle agite sa main devant ses yeux comme si ce quelque chose lui brouillait la vue]... mais ça fait moins peur... ça revient pas de la même manière* ».

6. Du Sentir à la représentation

Un travail d'inspiration plus proprement psychanalytique, sur les représentations convoquées, peut s'articuler au travail phénoménologique. « ...*c'est une personne, je crois... mais je ne sais pas qui c'est... nous ne le savons pas... plutôt un homme... plutôt un jeune... 19 ans... [son petits-fils suicidé ?]... Il est devant moi, c'est un homme, il est jeune... Raymond me dit qu'il n'y a rien... mais je le sens qui revient devant moi... il a la trentaine* [l'âge de son frère Fernand quand il est décédé] ». Le prénom de Fernand condense les deux personnes du fils (elle dit aussi être attachée à son petit-fils disparu comme à un fils) et du frère. Elle ajoute : « *Parce que moi je suis là, et mon mari est ailleurs... il est parti dans le Nord... à perpète* ».

¹⁴ L'évocation des temps de l'enfance et de l'âge adulte ne donne plus lieu aux atermoiements coutumiers en matière de nostalgie. Insistons sur le fait que ce ne fut jamais durablement le cas chez Clémence peut-être parce qu'elle avait spontanément trouvé—créé (Winnicott, 1969) son espace nostrique.

comme on dit dans le Midi ». Elle exprime, pour la première fois, la séparation d'avec son mari auparavant confondu dans un « je-nous » plus problématique que nostrique (le décès était dénié). Elle entrevoit désormais que le départ de celui-ci est sans promesse de retour. Travailleur dans le cadre thérapeutique le « Nous » conduirait à reconsiderer, dans une paix relative, l'ensemble de ses liens de Nostrité. Alors, lorsque je prononce successivement les prénoms des disparus, Clémence est en mesure d'établir une perspective inédite : « *Ils font le lien vous voyez... ils font le lien entre mon mari et moi. Et ça, c'est très important...* » Elle parle alors de ce lien, caché qu'il était à elle-même, et que le travail phénoménologique vient sécréter. La costructure intra- et intersubjective de Clémence est approchée. « *Mon mari voulait partir et moi je voulais le retenir... mais je ne pouvais pas... ce n'était pas un bébé, vous comprenez... Raymond me disait "Maman, ça suffit maintenant, laisse papa partir, tu ne peux pas le retenir" (...) Il est parti et je comprends qu'il ne reviendra plus... et je vais penser à lui...* » Puis elle aborde la question des décès dans sa famille en apportant les nuances qu'elle est maintenant capable d'établir, réintroduisant la notion de temps qui pointe un horizon où le travail du deuil peut avoir lieu : « *Il y a des décès qui passent et des décès qui ne passent pas... ceux-là, c'est trop de chagrin pour que ça puisse passer, Miette... alors ça ne passe pas. Il faut attendre... il faut beaucoup pleurer et attendre. Il y en a un qui m'a coupé le souffle... je ne pouvais plus respirer... c'est quand ma mère est morte... tout se brouillait devant moi... je devenais folle pour un bout de temps... je n'étais plus là...* » Comme si elle voulait rationaliser son attitude de déni, elle explique que trop de douleur lui avait fait perdre la foi : « *Fernand est mort et moi je n'ai pas pu le supporter... je suis devenue folle... j'étais révoltée. J'ai tout arrêté. Je n'ai plus cru... je ne pouvais plus croire en Dieu. J'ai tout envoyé balader. Et je ne l'ai jamais retrouvée, cette confiance en moi... jamais.* » Elle amorce son retour au monde : « *Que de deuils, que de deuils... je suis seule ici ! je préfère aller à la maison de retraite, je parlerai avec les autres...* ».

7. Le secret sur la mort

Dans son article sur la représentation en psychologie clinique (Leroy-Viémon, 2006), le psychanalyste Claude-Guy Bruère-Dawson rappelle la définition de l'homme proposée par Lacan : celle d'un organisme vivant qui s'est reconnu dans une image nommée pour lui par l'autre. Cette définition a le mérite d'accueillir à la fois présentation et représentation. Ainsi, la vie de l'homme est-elle située entre deux bornes qui sont la naissance et la mort. Deux bornes que l'homme ne peut se représenter seulement par lui-même : il lui en faudra passer, d'une part par ce que lui dit l'autre de sa naissance et de sa mort et, d'autre part, par la représentation de la naissance et de la mort de l'autre. C'est dire combien la question du rapport apaisé à l'autre, de la Nostrité pacifiquement vécue, est essentielle pour que chacun puisse envisager sa propre inscription dans la communauté humaine et en inférer, en l'acceptant, sa destinée mortelle.

Concernant Clémence, il semble que la question de la mort (de ses proches et d'elle-même) ne se soit pas accessible par la représentation. Tout comme ce qui a été, anciennement et plus récemment, nommé par autrui n'est pas accueilli par elle. Lorsque je l'ai rencontrée, le déni lui sauait la mise : elle se conduisait comme si la mort (et la naissance) n'existaient pas : son mari, Raymond, Fernand... Ils sont toujours vivants et elle n'est pas là, avec les autres, à la maison de retraite, elle est avec eux. Du point de vue psychanalytique, le déni est en quelque sorte son « secret » de sujet (de la représentation) divisé. En tant que mécanisme de défense

psychique, il lui permet de maintenir un non-représenté sur la mort : un secret au sens réduit de « ce qui n'est pas su ».

8. Du jardin nostrique au jardin secret

En regard de cela, la Nostrité psychothérapeutique permet de mettre en lumière un jardin. D'abord « le jardin de son père » qui, comme dans la chanson, enclôt et soigne ce qui germe (naît), grandit et passe (meurt) ; un jardin qui incarne l'essence même de l'existence : tendu entre vie et mort. Un jardin qui exprime l'existence en son épiphanie, lorsque celle-ci se mesure à l'aune de l'appartenance à la communauté humaine : « ...un jardin très fleuri, odorant que mon père travaillait sans cesse... qui était tout pour lui... qui ne pouvait pas appartenir à quelqu'un d'autre, dont il était le jouisseur jusqu'à sa mort... ». Puis elle évoqua son propre jardin dans lequel était enclos le petit jardin de son fils... De jardins en jardins, la patiente déclina une érotique de sa vérité propre, toute unifiée par les odeurs et saveurs intérieuries. Jusqu'à ce renversement dialectique, ce saut qualitatif (vraisemblablement porté par les parfums qui circulent dans le vent ou séjournent dans l'atmosphère) du jardin nostrique au « jardin secret » : « Raymond m'a dit un jour une chose de la Bible : « Maman, tu t'occupes de tout et on peut tout t'enlever mais il y a quelque chose qu'on ne pourra jamais t'enlever »... C'est ce qui est en moi... j'ai en moi ce quelque chose que je garderai toujours même si j'ai tout perdu (...) Ce quelque chose que j'ai en moi, c'est un petit coin qui m'a empêché d'être trop malheureuse... c'est mon jardin secret. ».

Ce « jardin secret » incarne la confiance basale qui lui permet désormais de négocier le secret sur la mort. Le déni tombe parce qu'il n'a plus rien à défendre. Les parfums *secrétés* par les jardins nostriques ont permis à Clémence de prendre de la hauteur¹⁵ pour faire une place au Soi qui la dégage des contingences moïques morbides. Le jardin secret se présente aussi comme un abri pour l'être mais un abri qualifié cette fois (à l'inverse du genou) en ce qu'il enveloppe le Soi d'une juste et tranquille Nostrité et en ce qu'il est maintenant véritablement incorporé. Il présentifie cette chose, dans le cœur même de Clémence, qui peut s'offrir comme « sol » à l'élaboration de formes représentatives : des formes symboliques par lesquelles la patiente peut s'engager dans la relation à autrui. Les entretiens qui suivront seront, à ce titre, très féconds. La patiente les consacre à tisser le temps qui sépare le décès de son mari du temps présent : des mots, des mots courants, des mots grossiers (elle n'en avait jamais dit, m'avoue t-elle), des néologismes, des jeux de mots. Elle avance sur la question de la mort qui la touchait si douloureusement auparavant : « Fernand est mort, vous savez. J'ai perdu tous ceux que j'aime... ». Elle me serre le bras de longues minutes en pleurant doucement. Quelques jours plus tard, Clémence sera hospitalisée en urgence pour un œdème pulmonaire qui a failli l'emporter. Le travail de relance existentielle dont nous avons voulu montrer qu'il s'arc-boutait sur un « être-avec » nostrique restauré, est-il toujours à recommencer ? Un élément de réponse se trouve peut-être livré dans la manière d'être avec autrui de Clémence, après son retour de clinique. Elle semble en effet couler des jours tranquilles. Régulièrement, nous échangeons quelques mots amicaux. Dans la salle commune où la plupart des pensionnaires passent leur journée, elle a demandé à changer de place pour entamer de nouvelles rela-

¹⁵ L'expression « prendre de la hauteur » traduit le mouvement même du procès de fondement de l'éthique. Descendu au creux du pli, le sujet s'élève et comprend en montant (Leroy-Viémon, 1997). C'est aussi le sens anthropologique que Binswanger donne à la présomption (Binswanger, 1971).

tions. Elle manifeste, à l'égard des compagnes qu'elle a choisies, une compréhension pathique. Qu'elles ne partagent pas toujours une vision du monde identique à la sienne ne lui pose plus problème désormais : « *ça fait de la discussion, comme ça. On discute et chacune dit son idée. Moi, je dis la mienne. Les autres peuvent être pas d'accord, je dis ce que j'aime et les choses avec lesquelles je ne suis pas d'accord et voilà. Je les dis et j'écoute ce qu'elles disent. C'est la vie, ça, Miette.* ».

9. « Lheureux mariage » de la phénoménologie et de la psychanalyse pour la psychothérapie

L'étude du cas de Clémence a mis en lumière combien « le mariage de la phénoménologie et de la psychanalyse [pour reprendre l'expression d'une consœur] est un mariage heureux pour la psychothérapie ». Dans notre cas, l'approche phénoménologique a ouvert une profondeur de champ et mis en tension un horizon existentiel salvateur ; tant pour la technique thérapeutique que pour le travail de refondation d'un monde-pour-Soi-avec-autrui qu'accomplit Clémence. Les défenses psychiques de la patiente dont la plus résistante était le déni, ont été, en quelque sorte, contournées par la proposition thérapeutique d'orientation phénoménologique. Celle-ci a consisté, pour le psychologue, à s'impliquer avec le patient dans sa Nostrité souffrante (« Je-nous » et la « maison natale » pour Clémence) pour ensuite « *enlever* » le patient, en un saut qualitatif, de son abri pour l'être inapproprié, à une Nostrité nouvelle, celle d'un « jardin secret » incorporé : abri désormais qualifié du Soi. Un Soi qui se présente comme la base sur laquelle s'élaborera pour le patient une nouvelle connaissance non organisée sur les bases du processus psychiques primaire et secondaire, mais constituant néanmoins un savoir sensible sur les liens non libidinaux que nous tissons avec les choses. Liens qui organisent l'émergence d'une possibilité d'existence non représentative mais immergée dans la participation au présent vivant du monde.

L'étude de cas de Clémence nous conduit à rapprocher la spatiotemporalité de la Nostrité de celle « d'intégrale atmosphérique » (Tellenbach, 1983) en apportant toutefois une précision supplémentaire. Si la spatialité est une affaire de *proximité* et la temporalité celle d'un *séjour*, alors il s'agit toujours et à jamais de la proximité de l'autre et du séjour auprès de l'autre : d'un autre comme autrui, certes, mais essentiellement *de l'autre que nous sommes à nous-même*.

Références

- Azorin, J.-M., Naudin, J., 2001. Psychothérapie des schizophrènes. In: Phénoménologie de l'identité humaine et schizophrénie. La philosophie du Soi et ses implications thérapeutiques. Le Cercle Herméneutique, Paris, pp. 172–182.
- Binswanger, L., 1998. Le problème de l'espace en psychopathologie. PUM, Toulouse.
- Blankenburg, W., 1991. La perte de l'évidence naturelle. Une contribution à la psychopathologie des schizophrénies pauci-symptomatiques. PUF, Paris.
- Binswanger, L., 1971. Introduction à l'analyse existentielle. Éditions de Minuit, Paris.
- Binswanger, L., 1971. Le rêve et l'existence. In: Introduction à l'analyse existentielle. Minuit, Paris.
- Bonnefoy, Y., 1972. L'arrière-pays. Champs Flammarion, Paris.
- Buytendijk, F.J.J., 1952. Phénoménologie de la rencontre. Desclée de Brouwer, Paris.
- Binswanger et les directions de sens. In: Chamond, J. (Ed.), 2004, Les directions de sens. Le cercle herméneutique, Paris, pp. 19–42 (Col. Phéno).

- Charbonneau, G., 2000. De la Nostrité. Aspects phénoménologiques et psychopathologiques de l'expérience du Nous. In: Groethuysen, B., Blankenburg, W., Garelli, J. (Eds.), *Trois pensées du comprendre*. Le Cercle Herméneutique, Paris, pp. 134–148.
- Coulomb, M., Subjectivité, intersubjectivité et nostrité selon Ludwig Binswanger. Thèse de Doctorat en Philosophie. Université de Paris-XII. 2006.
- Heidegger, M., 2003. Bâtir, habiter, penser. In: *Essais et conférences*. Gallimard, Paris, pp. 170–223.
- Kinable, J., 1990. Sens en émoi et aube du moi. In: Schotte, J., et al. (Eds.), *Le contact*. De Boeck Editions, Bruxelles.
- Kimura, B., 2000. L'Entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie. Jérôme Million, Grenoble.
- Leroy-Viémon, B., 2005. Le contact selon Henri Maldiney. Colloque international PSY & SNC, 22-25 novembre, Paris.
- Leroy-Viémon, B., Trouillet, R., Bruère-Dawson, C.-G., 2006. La notion de représentation en psychologie clinique. In: Blanc, N., et al. (Eds.), *Le concept de représentation en psychologie*. In Press, Paris, pp. 43–90.
- Leroy-Viémon, B., 1997. L'altérité fondatrice. Compréhension psychophénoménologique du processus de fondement du sujet psychique. L'Harmattan, Paris.
- Maldiney, H., 1990. La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant. In: Schotte, J., et al. (Eds.), *Le contact*. Ed. De Boeck, col. « Bibliothèque de pathoanalyse », Bruxelles.
- Schotte, J., et al. (Eds.), 1990, *Le contact*. Ed. De Boeck, Bruxelles.
- Szondi, L., 1980, 1984. *Introduction à l'analyse du destin*. Nauwelaerts, Louvain-Paris (t.1 et 2).
- Tellenbach, U., 1983. *Gout et atmosphère*. PUF, Paris.
- Winnicott, D., 1969. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Payot, Paris.